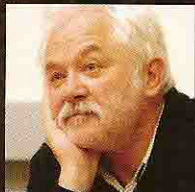


likès

magazine

N° 288 / février 2013



Mois du documentaire
L'Oeuvre magistrale
de Patrice Pellerin



Pâques...
Bernard Dimey
La mort d'un homme



Choeur de ville
L'itinéraire d'une
chanson



Gros plan

> Le basket au Likès
Une école, un club

Yann Le Meur

Un sonneur au Likès

A la tête d'une entreprise de 40 personnes dédiée à la conception de logiciels d'analyse et d'aide à la décision stratégique locale. (1) Yann Le Meur s'est spécialisé dans les montages appliqués à la coopération intercommunale et a pris part, grâce à sa qualité d'expert, à la création de communautés urbaines ou d'agglomération de Toulouse, Marseille ou Quimper... Parallèlement aux conseils apportés aux élus locaux, il est professeur associé à la Faculté de Sciences Economiques de Rennes où il enseigne le diagnostic, la prospective et le système financier local. A ses heures perdues, il sonne occasionnellement de la bombarde dans des festoù noz avec son inséparable compère Michel Toutous et rédige des chroniques littéraires ou sociales dans différentes revues culturelles. Yann Le Meur a publié plusieurs ouvrages. *Sonneur*, le premier en date, débute dans un salle de classe du Likès où le jeune campagnard de sixième, arrivé tout droit de Châteauneuf-du-Faou, subit en cours de musique, une humiliation qui s'avèrera déterminante dans sa démarche artistique originale. Yann Le Meur retrace pour nous son parcours de Likésien dans l'ambiance turbulente des années soixante dix.



Yann Le Meur au siège de sa société devant une toile symbolique du collectif pictural « Hangart » de Nizon.



Yann Le Meur en classe de 1 D

Le fameux Likès quimpérois

J'avais tout juste dix ans quand le prestigieux Likès voulut bien m'accueillir en qualité d'élève interne, à la rentrée de l'année 1966. Le petit gars de Châteauneuf que j'étais alors s'appropriait à découvrir une école urbaine autant que moderne dont certaines personnalités ont imprégné ma mémoire.

Louis Mondeguer, ce personnage aux manières délicieusement surannées, fit de moi un champion de diction, d'analyse logique et de composition française. Juste avant le cataclysme soixante-huitard, ce professeur classique développait une pédagogie traditionnelle sporadiquement servie par de petites histoires paraboliques. Quant à l'utilité de la ponctuation et de la prononciation, nous la comprenions en évitant le ridicule de faire passer un « Arrête, lâche, arrête ! », pour un « Arrête la charrette ».

Monsieur Pédrone, quant à lui, pensait emprunter les chemins de la modernité en nous amenant à délaisser les résumés « appris stupidement par cœur » de notre livre d'histoire. Il fallut tout connaître du texte des chapitres et les apprendre, à cette fin, bêtement par cœur. Pédrone allait se convertir à l'analyse psychologique et bifurquer vers ce domaine qui, bientôt, aurait

à s'appliquer à son cas personnel. Il avait confectionné des tests d'orientation auxquels il soumit tous les élèves à la fin de la troisième. J'en ressortais clairement destiné aux « métiers de l'analyse économique, de l'écriture, du journalisme ». Et me voilà placé, en seconde, dans une section pour moi fort ennuyeuse, de laquelle un professeur extérieur allait décider ma sortie.

Frère Hervé Daniélou officiait à l'époque en haute mer, comme chef de division des secondes et professeur de mathématiques en série scientifique, tout en enseignant le breton. Par le truchement de cette langue, dont j'entrepris l'apprentissage en suivant son cours likésien de dix-huit heures, nous apprîmes à nous apprécier. Il considéra ainsi que, comme je disposais d'une année d'avance, je devais être, par redoublement, réorienté en série C à la prochaine rentrée. Ainsi en a-t-il été. Frère Daniélou, excellent bretonnant, utilisait l'écriture dite universitaire de l'association Emgleo Breiz au sein de laquelle il militait. Plus tard, à Rennes, je me convertirai par commodité à l'orthographe unifiée du professeur rennais Per Denez et de la future école Diwan (le ZH), tout en quittant la faculté des sciences pour celle d'économie. Quelques années après, emmené par son neveu devenu par hasard un ami rennais, je rendis un jour visite à Hervé Daniélou, à Paimpol, à l'école de la marine marchande qu'il dirigeait. Mes revirements l'ont, je crois, un peu désarmé.



Dans les années 70



La culture bretonne au Likès en fin des années 60

Quand j'arrive au Likès, à la rentrée 66, j'y trouve un désert culturel breton. Il y a certes, du côté des grands, un petit cercle de danse bretonne, mais je n'en ai eu connaissance que par une photo parue en fin d'année dans le *Palmarès*. Je ne pense pas qu'il ait perduré. La célèbre chorale, que dirigeait Frère Ropert, ne chante plus en breton accompagnée à l'orgue par Pondaven, mon éphémère professeur de piano. Et Glenmor, l'ancien séminariste, ne viendra plus jamais se produire à Sainte Marie après que Frère Danielou avait fait entrer le loup dans la bergerie, le barde démoniaque s'étant répandu, bourré comme un moine, en obscénités anticléricales. Par ailleurs, du côté de la pratique vivante de la langue bretonne, bien inconscient eût été l'un des innombrables fils de paysans que je côtoyais alors à l'école s'il s'était laissé aller à prononcer un mot dans sa langue familiale. Venaient en sixième au Likès les premiers de la classe des écoles rurales chrétiennes de Basse Cornouaille. Pour leurs parents comme pour eux-mêmes, le breton était encore à l'époque une langue à délaisser afin d'optimiser ses chances de réussir dans la vie. Quant à la musique bretonne, malheur à celui qui avouait pratiquer cette culture de vieux, de ploucs et de « Breizh atao » (1) réunis, comme je le montre dans le premier chapitre de mon livre *Sonneur* évoquant le Likès.

Sous le feu des projectiles

Je me rappelle avoir entendu sonner, avant 1971, Alan Kloatr et Job Philippe, sonneur spézétois extraordinaire qui joue aujourd'hui de la harpe. Ils s'entraînaient en cachette dans la réserve de la classe de travaux manuels où officiait le célèbre « Belou », Frère Lulu pour les intimes.

Les sonneurs ne purent sortir de leur trou qu'à partir de 1971. Le 8 décembre 1972, enhardis par la vague celtique, Pierre Crépillon, surveillant de son état, Michel Toutous et moi, sommes montés sur la scène de la salle des fêtes afin de célébrer à notre manière, avec biniou-kozh et bombardes, la fête de l'école. Mal nous en a pris. C'était un peu trop tôt ! Puisqu'il n'y avait pas de tomates, certains nous ont balancé tout ce qu'ils trouvaient. Certes, la musique bretonne moderne était à la mode, mais tout de même pas le biniou.

Ce n'est qu'en 1973 que nous connaîtrons notre heure de gloire, au moment des grandes grèves contre la loi Debré limitant le sursis militaire étudiant à 22 ans. Les rassemblements se faisaient sur le champ de foire et les bonimenteurs gauchisants haranguaient le bétail du haut des remparts de notre école alors incapables de nous protéger de la déferlante gauchiste. Didier Quinioù, qui n'appartenait pas encore, avec notre surveillant likésien Raymond Riou, aux Sonerien Du, s'y tenait debout, guitare en bandoulière, chantant de sa voix de stentor les chansons révolutionnaires bretonnes de Gilles Servat, dont *La blanche hermine*... Et nous animions de nos marches les cortèges, d'aucuns nous demandant même de jouer la gavotte. Il est vrai que notre musique de couple, sans parler de notre tempérament, convient parfaitement aux situations anarchiques.

La vague bretonne passe par le Likès

Je me souviens d'un événement extraordinaire survenu en l'an 71. Une jeune enseignante manquant d'autorité était parfois martyrisée de manière sournoise. Un gus commençait à siffler un air et, petit à petit, les autres l'accompagnaient jusqu'à ce que toute la classe compose un véritable orchestre fonctionnant à l'unisson. Voici qu'un jour il se passa ce que j'ai raconté à Yves Quentel dans son livre *Nos années Breizh* : « 1971 au Likès à Quimper. Un chahut se déclenche au fond de la classe. Tout le monde se met à siffler et à chanter l'air de Son ar chistr. J'ai mis du temps à réaliser. Les jeunes bretons cessaient tout d'un coup de mépriser leur musique et leurs musiciens ! Plus de honte à avoir, c'était fini ! Ou plutôt c'était un commencement... ». Depuis toujours, je chantais cette chanson avec mon père qui l'entonnait avec gaieté. Quelques uns de mes camarades l'avaient entendu, quant à eux, sur le formidable disque d'Alan Stivell, *Reffets*. Cet événement, à mes yeux stupéfiant, m'a chamboulé : cette renaissance - concept cher à Stivell - génératrice de reconnaissance, a constitué pour moi une forme de résilience.

Au cours des années 71-72 j'avais obtenu la permission d'aller librement m'entraîner à la bombarde à Saint-Yves, le mercredi après midi, dans la cour du bas à ce moment déserte. Sous le préau, j'y trouvais deux autres sonneurs de couple de mon âge, 15 ans donc : Michel Guillou, de Bannalec et Jeannot Rivière, de Pleuven. Mais c'est avec un autre Likésien de mon âge, Michel Toutous, châteauneuvien pur jus, que je jouerai bientôt de la bombarde. Puis vint, comme surveillant, Pierre Crépillon, avec sa dauphine noire et la notoriété qu'il tenait de son appartenance à la bande de talentueux jeunes sonneurs-collecteurs de Poullouen, en phase de créer la « magnétothèque nationale bretonne » Dastum. La Crêpe, qui militait alors à l'UDB, poursuivait des vagues études d'anglais et sonnait de nombreux mariages dans son terroir de La Montagne où une noce sans sonneurs passait pour un enterrement.

Un club de culture bretonne

En 1973 fut monté un club de culture bretonne réunissant, les mercredis après-midi, des passionnés de musique et de danse dans le foyer des secondes. A l'origine de la bande on trouve notamment un animateur-surveillant venant, je crois, d'achever son jувénat, Jean René Gentric, bretonnant, originaire de Landudec. Chaque semaine, Mich Toutous dispense un cours sur le style des danses, assisté par la bible que constitue pour nous la thèse de Jean-Michel Guilcher sur «La tradition de danse en Basse-Bretagne». La Crêpe donne des cours de biniou-bombarde et transmet généreusement une partie du fameux répertoire que son association Dastum (créée en juillet 1972) veut justement mettre à la disposition de tous. Je participe dans la mesure de ma disponibilité car je suis alors passionnément investi dans l'équipe de hand-ball junior du Likès. Au foyer, on croise Hervé Mondeguer, mon ancien rival en français de notre classe de sixième qui apprend désormais le kan ha diskán, Anna Kernalegen, de Saint Anne, Jean-not Rivière, Loeiz Ropars, qui vient en voisin de Kerfeunteun effectuer à la bombarde une majestueuse démonstration du jeu de l'Aven. C'est à l'auditorium que viendra également jouer un ancien likésien, Dan Ar Bras. Il venait de revoir dans les rues de Quimper Jean François Boudier, un brillant instrumentiste de flamenco avec qui il avait commencé à jouer de la guitare autrefois au Likès. A brûle pourpoint ils avaient décidé d'aller proposer leurs services pour un concert improvisé. Alors on a vu soudainement la scène se garnir, venant d'on ne sait où, d'une sono, d'une batterie, d'une basse, d'une guitare électrique... Et c'était parti pour un concert de rock endiablé électrisant un public likésien toujours enclin, décidément, au débordement.

D'autres likésiens de l'époque viendront plus tard à la musique de couple. J'étais devenu copain avec mon voisin de classe de troisième en arrivant à Saint-Yves. J'étais loin de me douter que ce passionné de voile quimpérois allait un jour devenir, un sonneur de biniou enthousiaste : Patrick Bodenes trouvera comme compère mon grand ami Jean-Paul Scordia, autre ancien du Likès, fils de paysans habitant Plogonnec. Quand à Yves Le Bihan, reconnaissable par sa taille et la couleur de ses cheveux, je l'avais repéré dès mon arrivée en sixième B1. Se trouvant au même moment en 5ème B1, c'était donc un «rouge», pas en raison de sa teinte capillaire, encore moins parce son père était anarcho-syndicaliste, mais parce c'est ainsi que nous désignons les potaches de deuxième année méprisant la bleusaille. J'avais bouquiné une de ses œuvres littéraires parmi les rédactions que Bismarck, alias Mondeguer, invitait chaque semaine le meilleur d'entre nous à reproduire dans un cahier luxueux pouvant contenir les plus belles compositions françaises de deux promotions. Celui qu'on appellera plus tard You'n Bi'n, deus an Erge vras, (2) possédait déjà des talents de raconteur. Au début des années 70, il jouait au bagad Kemper. Son destin veillait car il allait plus tard rejoindre la famille des libres sonneurs de couple et même «tourner» des instruments, après quelques années de pionnicat au Likès

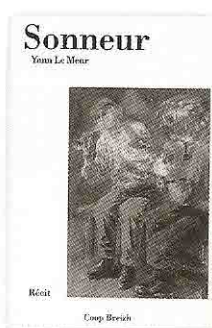


Depuis 1972, cinq anciens likésiens ont remporté le titre de champion de Bretagne des sonneurs de biniou-bombarde : Job Philippe, Pierre Crépillon, Youenn Bihan, Michel Toutous et Yann Le Meur.

L'année folle des compositions... musicales

L'année scolaire 1973-1974, celle de notre bac, va se révéler, pour Michel Toutous et moi, intense en travail de recherche et de composition. Chaque jour, pendant les récréations, nous restons dans notre salle de classe où nous allons réaliser un long travail de création. Nous voulons composer une grande suite de gavotte constituée d'airs nouveaux, les plus originaux possibles, dédiés aux instruments, au moment où les sonneurs répliquent des airs chantés appris avec les anciens. Nous inventons constamment des airs, développons des thèmes à l'infini. Nous construisons les enchaînements, les oppositions rythmiques et cherchons éperdument la cohérence musicale et stylistique de notre suite. C'est ainsi que naîtra la fameuse suite de Bognol vras en trois mouvements, avec ce premier morceau qui deviendra un tube. De même que la mélodie en mineur «pour faire pleurer la mariée», complainte musicale que m'inspira en réalité «le spleen engendré par le doute que nos combats politiques lycéens se rattachent à de vraies causes». Tous les samedis, nous sonnons dans les festoù-noz ou bien dans les noces où nous rencontrons les orchestres de baluche, les « Storm Hammer», par exemple, du likésien Hervé Chaussy, guitariste-chanteur de Châteauneuf. On joue la gavotte avec les accordéonistes. Nous fréquentons en outre assidûment les chanteurs de kan ha diskán, nous imprégnant de leur style collectif et de leur expression personnelle, apprenant sans nous en rendre compte tous leurs airs. Tout cela rejaillit dans nos compositions modernes, à partir d'une démarche que Paul Ricoeur aurait pu qualifier, selon les dires d'un ami philosophe qui lui était proche, de «fidélité créatrice». Dans mon livre *Sonneur*, je me suis trouvé en concordance avec les propos (les plus accessibles) de *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, œuvre de notre immense philosophe breton, pour analyser comment la combinaison de la mémoire et de l'oubli permet la mouvance non mimétique, dans le temps et l'espace, de notre musique traditionnelle.

aux éditions
Coop Breizh



(1) « Bretagne Toujours », nom du journal du Parti National Breton pendant la guerre 39/45
(2) Youenn Le Bihan d'Ergué Gabéric